

Introduction

Blandine Pennec, Nathalie Vincent-Arnaud

La notion de distorsion, comprise en tant que déformation, déséquilibre ou aliénation, suppose bien entendu un écart par rapport à une norme, qu'elle soit implicite ou explicite. Cet écart peut être compris au sens d'un décalage, voire d'une altération. D'un point de vue linguistique, cette notion n'est pas sans rappeler que le langage n'est pas un code, et qu'il n'existe pas de rapport biunivoque entre les signes et leurs référents extralinguistiques. À un signe ne correspond pas nécessairement un référent unique et, à l'inverse, un référent extralinguistique n'est pas forcément désigné par un signe unique. D'où les écarts pouvant exister, à l'échelle d'un sujet énonciateur, entre les représentations qu'il forme et les formulations employées. À plus forte raison, se manifestent également des écarts entre les représentations des coénonciateurs : aux difficultés relevant de la mise en mots de nos représentations mentales s'assortit une communication souvent mise à mal. Ce que le psychiatre américain Aaron Beck a désigné par le terme de *cognitive distortions* (1963) est un ensemble de phénomènes relevant d'interprétations et de raisonnements erronés effectués par un individu à partir d'informations qu'il a reçues. Au nombre de ces phénomènes figurent notamment la surgénéralisation, le raisonnement émotionnel, le règne de l'arbitraire et du péremptoire, autant de manifestations d'automatismes mettant en œuvre ce que Ruth Menahem a décrit de manière globale comme « l'élément affectif, passionnel qui modifie la relation du sujet à la réalité et réorganise la perception du monde ¹ ». Pour autant, ces désignations et ces définitions nous confrontent à la nature même du discours et des interactions qu'il suscite en faisant surgir un questionnement sans doute central : peut-on penser la distorsion autrement que comme constitutive de nos actes de discours ? Et de là découle une autre question : comment en appréhender les degrés, et les seuils qui ouvrent la voie au déraillement des wagons de la communication et à la rupture de celle-ci ?

Inadéquations, approximations, ratés et incompréhensions : tel est ainsi, comme on le sait, le lot courant des aspérités susceptibles d'entraver la communication. Sans compter le flou, le vague ou l'ambigu, qui sont autant d'obstacles mettant en péril la relation interlocutive. La communication, particulièrement sous sa forme orale, nécessiterait en théorie bien des répétitions et essais préalables pour atteindre une véritable justesse ou, du

1. Menahem, 1986, p. 149.

moins, un point de jonction entre le dire et le « vouloir dire » des énonciateurs. Ces difficultés communicationnelles constituent d'ailleurs un thème de prédilection dans l'univers de certains écrivains. Le sujet est notamment abordé dans le théâtre de Pinter (on songe à *Night School* ou à *Betrayal*). C'est également le cas des romans de Kundera : dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être* par exemple, l'auteur illustre cette irréductible « incommunicabilité » par le biais d'un « petit lexique des mots incompris ». Il y aborde la question des différences, voire des divergences qui séparent les individus dans la perception des mots et des choses. Synthétisant le message à l'œuvre, Kundera adopte la formulation suivante, traduisant les incompréhensions et les impasses communicationnelles qui se manifestent au cours des échanges entre ses personnages : « Ils comprenaient exactement le sens logique des mots qu'ils se disaient, mais sans entendre le murmure du fleuve sémantique qui coulait à travers ces mots ². » Dans le roman, cet écart en termes de perception et de rapport à la nomination engendre un point de fracture entre les personnages, créant un espace vide où se niche l'incompréhension. Tel est effectivement le risque encouru dans les interactions avec autrui, à plus forte raison lorsque l'interlocuteur, ses représentations, son univers lexical sont peu connus de son partenaire langagier, comme l'a fort bien montré Jean-Rémi Lapaire dans son essai « L'image de l'autre dans l'échange énonciatif ³ ». En effet, il ne suffit pas de partager une même langue et une même culture pour anéantir les incompréhensions, et l'on peut même se risquer ici à rappeler le célèbre apophtegme de Culioli (1971), selon qui « la compréhension est un cas particulier du malentendu ⁴ ».

D'où le projet d'examiner les formes que peuvent prendre de telles distorsions, cognitives ou interlocutives. Elles font écho aux non-coïncidences du dire, mises en évidence par Jacqueline Authier-Revuz (1993). Ces dernières sont tout particulièrement pertinentes ici, qu'elles concernent le dire par rapport à lui-même (affecté d'autres sens, par le jeu de l'homonymie ou de la polysémie notamment), le rapport au référent visé (correspondant principalement à des défauts de nomination) ou encore les non-coïncidences entre interlocuteurs. Les ambiguïtés (sémantiques et syntaxiques), ainsi que les processus de désambiguïsation qui en découlent,

2. Kundera, 1984, p. 116.

3. Lapaire, *Séminaire pratique de linguistique anglaise*, 1993.

4. La citation source, qui est devenue une maxime, figure dans une conférence prononcée en 1971 au congrès de la SAES (Société des anglicistes de l'enseignement supérieur) de Clermont-Ferrand et intitulée « Un linguiste devant la critique littéraire ». Culioli y déclarait en effet : « Il y a toujours perte dans l'échange verbal et l'on pourrait dire que, en fin de compte, la compréhension est dans la communication un cas particulier du malentendu. »

trouvent bien entendu toute leur place dans le cadre de cet ouvrage. Mais les distorsions peuvent également s'observer au niveau phraséologique : les proverbes ou autres unités phraséologiques peuvent notamment donner lieu à des détournements volontaires, ou encore à des ratés de production, à des déformations inconscientes. Du point de vue discursif et interactionnel, les interro-négatives constituent également un cas emblématique de distorsion, en raison du découplage qu'elles peuvent impliquer entre le plan locutoire et le plan illocutoire. Autant de décalages passionnants qui illustrent le fait que l'on dit souvent une chose sous la forme d'une autre. Rares sont finalement les adéquations entre forme et sens, l'illocutoire dérivé constituant ainsi une forme prototypique de distorsion. C'est dans cet entre-deux, dans ces formes de décalage et d'ambiguïté, que se fait jour ce qu'on peut appeler le « jeu » dans le discours – au sens de béance, d'écart⁵. Si les ambiguïtés sont souvent involontaires, elles peuvent également être produites à dessein, correspondant à diverses formes de stratégies énonciatives dans les contextes les plus variés, politiques comme poétiques. C'est ce qu'illustrent notamment de nombreuses œuvres littéraires – romanesques, théâtrales, poétiques, autobiographiques – qui jouent sur l'existence de plusieurs niveaux de réception, de « lecture de l'autre⁶ » (quelle que soit la nature de cette altérité).

Un certain nombre de figures rhétoriques peuvent également être rattachées à cette notion de distorsion, au rang desquelles la métaphore, la métonymie, ou encore l'euphémisme. Il se produit en effet un écart, une distorsion entre le sens littéral et le sens reconstruit, dont peut résulter une modification perceptuelle susceptible de « remplacer notre conception antérieure de la réalité⁷ ». Ce type de questionnement ouvre la voie à un autre, tout aussi englobant : qu'est-ce qui, dans l'énonciation, relève d'une perspective « aliénante », engendrant une distorsion de ce que l'on ne veut ou ne peut donner à entendre sans le « dévoyer », le détourner de ce qui pourrait être un itinéraire communicationnel prévisible ? Au nombre des réponses à cette question, on peut citer la dénonciation par l'écrivain Michel Houellebecq de ce que celui-ci a pu percevoir comme un gauchissement de la communication inhérent à l'époque contemporaine :

L'introduction massive dans les représentations de *références*, de dérision, de *second degré*, d'humour a rapidement miné l'activité artistique et philosophique en la transformant en rhétorique généralisée. [...] Tout doit passer

5. Voir notamment Antoine Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation : domaine notionnel*, 1999 et Michel Picard, *La Lecture comme jeu*, 1986.

6. Picard, 1986, p. 154.

7. Jamet et Jobert, 2010, p. 11.

par le filtre déformant de *l'humour*, humour qui finit bien entendu par tourner à vide et par se muer en mutité tragique ⁸.

La distorsion comme atténuation ou annulation pure et simple d'une part d'indicible, sauvegarde de soi-même ou d'un éthos, ironie dévastatrice de signifiés, stratégie ou pulsion de (re)composition du réel, de mise en place de « filtres déformants » aux couleurs d'un imaginaire singulier ou collectif, d'engendrement – délibéré ou fortuit – d'autres lectures du monde, à des fins aussi diverses que les situations et les rapports interlocutifs concernés : ce sont là autant d'aspects de la notion qui disent à l'infini les rapports du dire et du dit, les vertiges parfois grisants, parfois douloureux de la représentation et de la part irréductible de mensonge et de travestissement qu'elle recèle pour autrui comme pour soi-même. Les contributions réunies dans ce volume se confrontent, chacune à sa manière, à cette dimension de l'acte énonciatif qui en fait tout à la fois l'instabilité et la richesse incommensurable, jusques et y compris dans ses ruptures et ses silences. De la littérature au discours politique ou prophétique, des proverbes au théâtre et aux séries télévisées, elles explorent avant tout cette moire langagière par laquelle chaque individu s'éprouve dans un déchiffrement obstiné, tour à tour ludique et tragique, qui n'est à chaque fois qu'une manifestation singulière des vicissitudes de notre « espèce fabulatrice ⁹ ».

8. Houellebecq, 1999, p. 49-50.

9. Huston, 2008.